

Quelques paragraphes de note de synthèse

Les textes religieux ont souvent fait l'objet, au cours de l'histoire, de lectures multiples et souvent contradictoires.

§ 1

C'est le cas, dans la tradition chrétienne, de l'*Apocalypse* de Jean, lorsqu'il annonce que les élus seront au nombre de "144000".

Une **première tendance**, propre notamment aux *Témoins de Jéhovah*, consiste à prendre ce nombre à la lettre, comme un *numerus clausus*. De ce point de vue, ce nombre de 144000 élus, comparé aux milliards d'êtres humains qui ont vécu sur la Terre depuis l'origine des temps, ou même simplement depuis l'origine des prédications religieuses, est terrifiant par son caractère infime.

[On pourrait d'ailleurs mettre cela en rapport avec un autre thème que véhiculent ce même groupe, un thème de signification semblable :

Jésus n'aurait pas été crucifié sur une croix, mais sur un poteau.

En fait, l'image qui est ici en cause est beaucoup plus d'ordre théologique qu'historique.

Déjà, au XVII^e siècle, les crucifix jansénistes montraient un Christ crucifié les bras haut relevés, tandis que les crucifix officiels montraient le Christ en croix avec les bras grands ouverts :

D'une part, on signifiait une très large miséricorde divine, englobant la plus grande part du genre humain ; d'autre part, conformément à la doctrine de la prédestination, on signifiait que le salut n'est promis à tous les hommes, mais seulement à une minorité d'entre eux, les autres étant immanquablement et cruellement rejetés en enfer.

Ici, la crucifixion sur un poteau, les deux poignets joints traversés par le même clou, représente donc clairement combien mince est la part des élus, et donc combien difficile est le chemin qui doit mener au salut.]

Une **autre lecture du texte**, en mettant l'accent, au contraire, sur des procédés d'écriture et d'engendrement des images que l'on rencontre fréquemment dans les textes apocalyptiques, conduit à une interprétation radicalement opposée : la miséricorde divine est infinie.

Précisons : en fait 144000, c'est 12 élevé au carré; ce résultat étant encore multiplié par 1000. Et même, au départ, 12 est déjà le produit de 3 x 4.

Or, ces chiffres et ces nombres ont, dans la tradition issue du pythagorisme, une signification précise. Et le choix qu'on en fait dans la série ordonnée qu'ils constituent est aussi riche de sens.

En particulier, dans la succession de ces chiffres symboliques (en fait, les quatre premiers nombres entiers), on prend d'abord les deux plus grands, 3 et 4, en désignant par là non seulement des grandeurs numériques, mais les connotations mystiques liées au chiffre de la Trinité d'une part, au chiffre qui balise le monde d'autre part¹.

Ensuite, des deux combinaisons possibles de ces chiffres par les opérations symboliques privilégiées, (3 + 4), et

¹ Le chiffre 4 renvoyant par ce biais aussi bien aux points cardinaux, aux fleuves du Paradis selon la mythologie ancienne, aux saisons...

(3 x 4), on retient celle qui donne le résultat le plus grand : 12.

Ce nombre 12, on l'élève au carré pour obtenir 144. Et il ne s'agit pas seulement ici d'un simple calcul numérique; il s'agit en fait d'une véritable opération mystique : on s'ouvre à une nouvelle dimension².

Enfin, on multiplie encore ce nombre par 1000. Or, ce nombre 1000, est le plus grand des nombres disponibles dans le système de numération gréco-romain³.

Choisir systématiquement les plus grands des nombres disponibles à haute valeur symbolique, les combiner pour obtenir le résultat le plus grand numériquement; inventer une nouvelle dimension pour évaluer le résultat obtenu; et multiplier encore ce nombre par le plus grand des multiplicateurs utilisables, c'est bien une manière de dire que le résultat est en fait l'infini, et que la miséricorde divine est sans limite.

On voit bien que ce qui est en cause ici, c'est essentiellement une différence de méthode de lecture du texte.

Ou bien on s'en tient littéralement à ce qui est écrit. Et il est certain que lire des nombres à la manière d'un comptable correspondait aussi à une pratique de la langue que l'antiquité connaissait bien.

Ou bien l'on restitue les opérations symboliques qui s'imposent derrière les calculs rapides immédiatement repérables que l'on peut faire sur ce nombre 144000. La méthodologie scientifique mise en œuvre pour lire des textes difficiles aurait plutôt tendance, aujourd'hui, à mettre l'accent sur les *pratiques d'écriture*, sur les *procédés d'engendrement des textes*, et non pas sur un résultat littéral souvent trompeur. Le sens d'un texte, comme tout objet scientifique, est un objet *construit*, et jamais un objet donné initial qui serait, lui, toujours sujet à contresens.

La pertinence de la méthode retenue ne peut donc dépendre que d'un choix de lecture.

Si l'on veut travailler avec une rigueur scientifique toujours contrôlable, c'est la deuxième lecture qui s'impose.

Si l'on préfère s'en remettre à une lecture de croyant, il ne faut pas s'étonner de voir dans la méthode adoptée dépendra des *a priori* religieux qu'on se sera formés : ou bien l'on révère un Dieu vengeur et terrible, ou au contraire un Dieu d'amour et de miséricorde.

La remarque finale qui s'impose ici, dans ces conditions, c'est que le texte, même si la Tradition l'a déclaré sacré, n'a plus en lui-même aucun caractère d'autorité absolue, puisque ce qu'on lit dépend de ce qu'on décide d'y trouver. C'est donc à la lumière de critères de pertinence et de cohérence historiques, philosophiques et théologiques qu'il faudra s'en remettre pour fonder une réflexion acceptable. Et cela est incontournable, quelle que soit la religion, dès lors que celle-ci s'appuie sur des textes.

² De même, en géométrie, il faut inventer une nouvelle dimension pour passer de la droite au plan. Et de même pour passer du plan au volume.

³ On en prend mieux conscience en comparant ce système, par exemple, avec celui de la culture chinoise : là, le plus grand nombre immédiatement disponible, désigné par un idéogramme spécial, est 10000. Quand nous pensons 30000, 30x1000 pour nous, les Chinois pensent 3x10000. Et le nombre cardinal majeur est pour eux le 5 plutôt que le 4. Les mécanismes symboliques que l'on décrit ici ne seraient donc pas transférables littéralement en chinois. Une traduction exigerait alors soit une adaptation, soit un commentaire explicatif.

§ 2

Dans la tradition musulmane, un verset fameux du *Coran* (2-255) se prête lui aussi à des lectures contradictoires. "Pas de contrainte en religion", dit le texte coranique. Pourtant, malgré son apparente simplicité qui devrait le rendre univoque, ce verset a conduit à des versions bien différentes du message religieux qu'on a voulu y lire.

Pour les uns, "Pas de contrainte en religion" signifie que l'Islam véritable, réputé une religion sans clergé, donc sans cléricalisme, s'adresse à chaque croyant individuellement, et qu'il appartient à chacun d'eux de définir lui-même les normes de sa piété.

Bien sûr, les croyants forment une Communauté, la *'Umma al-islamiyya*, dont la vocation est de soutenir les individus, et de donner sens à leur foi dans le cadre de la vie sociale et collective : l'union avec Dieu, c'est d'abord l'union des hommes entre eux, et en aucun cas un mysticisme dans la tour d'ivoire.

Mais, conformément à l'esprit nouveau revendiqué par l'Islam au moment de sa prédication première⁴, par opposition à un monde où les religions "installées" affirment un modèle hiérarchique très discipliné, les croyants sont égaux; ils peuvent et doivent certes discuter pour s'éclairer les uns les autres, mais personne, en aucun cas, ne dispose de pouvoir pour imposer aux autres sa propre façon de vivre sa piété religieuse.

Et si un tel pouvoir se manifestait en réalité, il serait politique, et non authentiquement religieux, puisque cette usurpation, par le verset que nous citons, est alors réfutée et disqualifiée par avance.

D'autres musulmans, toutefois, contestent cette lecture très ouverte et authentiquement révolutionnaire et novatrice. "Pas de contrainte en religion", cela signifie pour eux que personne ne peut obliger quiconque à se convertir⁵ à l'islam, mais que, dès lors qu'on a choisi de se convertir, on doit alors se conformer à toutes les prescriptions reconnues par la Communauté des croyants.

La Communauté musulmane se voit dans ce cas investie d'une fonction de police religieuse à l'égard de ses membres, sous l'égide de ses autorités déclarées.

Il est clair que c'est à cette lecture du texte que se sont plutôt ralliés les différents Etats où l'islam a le statut de religion officielle.

Que faire de cette divergence de regard ?

On peut y voir tout d'abord une évolution particulière de l'islam en fonction des traditions institutionnelles des pays où il s'est implanté.

En devenant une religion d'Etat, l'islam, comme le christianisme⁶ avant lui, par exemple, infléchit son

⁴ Un esprit symbolisé, en particulier, par l'architecture même de la mosquée de Médine, qui alignait les croyants en largeur, côte à côte, à égalité quels que soient les rangs sociaux; par opposition à la stricte hiérarchie cultivée par les autres cultes du temps, notamment dans le christianisme byzantin.

⁵ Dans cette logique, "convertir par la force" est d'ailleurs une expression qui perd tout sens : quand on se convertit, c'est toujours par adhésion intime, quelles que soient les pressions sociales pratiquées ou subies (cela s'est vu dans toutes les religions), quelles que soient aussi les discriminations qui opposent les croyants de souche aux convertis ultérieurs (les *muslimûn* et les *musalimûn*...).

⁶ Après avoir été une religion d'esclaves et, certaines décennies, de persécutés, le christianisme est devenu en 313, sous le règne de l'empereur Constantin, la religion d'Etat de l'Empire romain. L'association du trône et de

histoire vers une conception qui unit étroitement le religieux et le politique, recourant au relais cléricaux habituels en ce cas.

S'agit-il d'une dérive cléricale, ou d'une évolution "normale" ? C'est aux musulmans, et notamment aux musulmans français, élevés dans une tradition laïque et républicaine, d'en décider en infléchissant l'islam de France comme ils l'entendent, et de fabriquer eux-mêmes leur histoire, au sein du cadre national qui est le nôtre.

Cette diversité de lectures d'un texte en apparence si simple doit aussi nous conduire à une grande prudence lorsque nous tentons d'apprécier les faits religieux.

Ainsi, il serait illusoire de se référer uniquement aux doctrines, même quand elles sont authentifiées par un texte sacré dont l'autorité n'est pas contestée.

Dans tous les cas, la confrontation s'impose, entre les idéaux proclamés par la doctrine et les pratiques sociales bien réelles qu'on a fondées sur "la religion".

Parler de "la religion", au singulier, et sans précision supplémentaire, c'est revendiquer une référence bien illusoire.

D'une part, le domaine considéré est trop vaste, trop riche et trop foisonnant pour qu'une expression si simpliste finalement ne soit pas trompeuse.

D'autre part, ce singulier ne crée qu'une unité de façade, une unanimité trompeuse et fausse qui occulte les vrais débats.

Or, conduire ces débats, c'est justement le devoir religieux des croyants, c'est par là qu'ils créent véritablement leur histoire religieuse, dans sa fermeté comme dans ses méandres, bien plus que dans l'illusion de continuité dans les pratiques rituelles toujours nécessairement reconsidérées au cours des âges.

Dans le débat qui met aux prises deux lectures bien différentes d'un même verset coraniques, c'est finalement à un choix historique et religieux, à un choix de société à éclairer par le religieux, que les croyants et les citoyens sont finalement confrontés.

NB :

Ces textes, écrits rapidement, ne sont que des exemples illustrant certains conseils techniques donnés en cours. Mais ils contreviennent souvent, aussi, à des normes usuelles de "communication".

Ils sont donc destinés à être critiqués, amendés, corrigés. Ne vous en privez pas : cela fait partie du travail recommandé.

l'autel a bouleversé alors, dans un sens disciplinaire, hiérarchique et clérical, la doctrine et les pratiques religieuses primitives.